

Les (tours) indestructibles



Ils ont sauvé le monde moult fois mais n'ont pas empêché les attentats du 11-Septembre de blesser l'Amérique, leur pays de naissance, en plein cœur. Les super-héros, ce jour-là, ont failli ; le terrorisme, arme aveugle et cruelle, fut temporairement la kryptonite des États-Unis. Que sont devenus Spider-Man, Superman et autres Batman après le WTC ? Loin de ranger costumes et gadgets dans les tréfonds de leurs super-armoires, ils ont au contraire envahi la scène cinématographique pour ne plus la quitter, avec pas moins d'une trentaine de films produits en moins de dix ans et une tartine de suites en tous genres à venir. Les super-héros ont choisi de se venger de la réalité. Alors : cape ou pas cape ?

Où étaient les super-héros le 11 septembre 2001 ? Que faisaient ceux d'entre eux qui vivent à New York – Spider-Man, Daredevil, Les Quatre Fantastiques, Punisher – lorsque deux avions percutèrent les tours du World Trade Center ? Les seuls corps aperçus dans les airs étaient ceux des victimes qui sautaient dans le vide pour échapper aux flammes. *L'Homme qui tombe* (titre d'un roman de Don De Lillo) ne fut rattrapé par aucun super-héros arborant un costume coloré. Le danger, cette fois, ne venait pas d'une planète inconnue ou d'un méchant au crâne rouge, mais d'une organisation bien réelle devenue adversaire létal du monde libre. Ce jour-là, devant plusieurs milliards de téléspectateurs, les personnages emblématiques des *comics*, habitués à sauver les États-Unis depuis la fin des années 30, restèrent en retrait au profit des héros ordinaires, ces policiers

et pompiers, médecins et infirmiers, ou simples quidams qui sauvèrent des vies et déblayèrent les décombres.

Un peu tard, trop tard, Spider-Man vint à la rescousse : en décembre 2001, le numéro de ses aventures s'ouvre sur un Spidey regardant les ruines fumantes du WTC. Il aide les volontaires à dégager les victimes des gravas mais la question se pose : que deviennent les super-héros quand la destruction qu'ils avaient pour but d'éviter a bel et bien eu lieu ? Ont-ils encore une raison d'être ? Au moment du 11-Septembre, le premier *Spider-Man* était en pleine production, et le studio Columbia retira des salles les bandes-annonces montrant le super-héros qui attrapait un hélicoptère en tissant une toile entre les deux tours. En février 2002, Marvel publia un *comics* appelé *A moment of silence*, centré sur les héros ordinaires du 11-Septembre.

Batman surplombe des ruines fumantes qui font écho à celles du 11-Septembre dans *The Dark Knight* (page de gauche) et sa ville de Gotham inspirée de New York. Absents le jour J, les super-héros ont commencé leur grand retour avec Spider-Man (ci-dessous, photo de gauche : *Spider-Man 3*), affrontant une grave crise de confiance qui vient de trouver une forme d'épilogue avec le récent *Avengers* et son apothéose finale au cœur de Manhattan (au centre et à droite).



Ce « moment de silence », c'est la suspension des voix des super-héros, l'indisponibilité temporaire des encapés et des encostumés. Des décennies durant, les *comics* ont mis en scène des super-héros affrontant des menaces extraordinaires et sauvant leur patrie, créant des précédents spectaculaires, de ces schèmes de destruction massive dont la fiction aime à jouir dans la sécurité d'une BD ou d'une salle de cinéma. Le besoin de catharsis a produit des centaines de scénarios d'attaques contre les USA, parfois farfelus, parfois vraisemblables ; avec toujours, en arrière-plan, la certitude que le pouvoir du faux ne pourrait jamais écraser le vrai. Et pourtant, écrit Jean-Baptiste Thoret : « *Le 11 septembre 2001, l'Histoire, que l'on pensait amorphe et définitivement distancée, effectue un retour ultraviolent. L'effondrement du WTC ramène enfin la fiction à la réalité et les destructions massives orchestrées par le cinéma (...) n'auront servi à rien.* » Et les super-héros non plus, d'où leur besoin de se venger de la réalité par la fiction même qui les a vus naître.

VENGEANCE MASQUÉE

De fait, à partir du 11-Septembre les super-héros s'installent durablement sur les ruines du WTC. La décennie 2000 est la plus riche en films de super-héros produits – et de recettes amassées par Marvel et DC Comics. Si le *Batman* de Tim Burton avait contribué à relancer l'intérêt pour ces héros surannés, c'est à partir du *Spider-Man* de Raimi que les cieux cinématographiques commencent à être saturés de pyjamas et de cuir moulant. Un second, puis un troisième opus confirment cet engouement. Jean-François Rauger note que cette saga est « *intéressante à relever dans le contexte post-11-Septembre. Les images de ce super-héros, au corps irréel, qui grimpe à travers les immeubles, sont venues remplacer symboliquement les images de ces personnes bien réelles se jetant des tours du World Trade Center.* » Métaphoriquement, un être voletant entre les *buildings* new-yorkais a donc bel et bien réglé la facture des attentats du WTC, en empêchant ses contemporains de se briser au sol : une scène le voit soustraire à une chute mortelle sa bien aimée et un bus scolaire rempli d'enfants.

Trois *Spider-Man*, cinq opus de *X-Men* (en comptant le déplorable *Wolverine* de Gavin Hood), deux versions de *Hulk*, deux *Hellboy*, deux *Iron Man*, tous les films préparant le futur *Avengers*... Les studios – et le public – ont offert aux super-héros les clés de la sauvegarde du

monde après le 11-Septembre avec des longs-métrages qui soit replongent dans les affres de l'attentat (la rivalité quasi ethnique entre humains et mutants dans la saga *X-Men*, Red Skull voulant détruire les USA dans *Captain America*, les *Watchmen* échouant à empêcher une guerre nucléaire), soit réécrivent l'histoire (*Watchmen*, *X-Men : le commencement*), soit mettent en scène des super-héros torturés, blessés, marginalisés ou décadents (*Les Indestructibles*, *Hancock*, *L'Incroyable Hulk*, *Batman*).

Les *Batman* de Christopher Nolan sont ceux qui offrent la plus sombre des cartographies de l'après-11-Septembre. Entre un Joker déluré dans *The Dark Knight* et un Bane dénué de toute morale dans *The Dark Knight Rises*, l'Amérique contemporaine est littéralement rongée de l'intérieur par les produits de sa propre décadence. Nolan transforme Gotham City – reflet explicite de New York – en champ de bataille pour la reconquête de la vertu, de la justice et d'un sens à l'existence. À l'attentat reproduit à l'écran – le Joker faisant exploser un hôpital, Bane isolant le centre-ville de Gotham en détruisant ses ponts, image à peine voilée de Manhattan – répond sa conséquence sociale : chaos, violence, confusion. La ville manque de s'écrouler parce que ses fondations sont pourries, voilà le message. La menace ne vient plus de l'extérieur, tel extraterrestre mécontent ou tel scientifique marginal d'origine étrangère (comme dans *Captain America*), mais de l'intérieur, de la propre chair de l'Amérique.

Toutefois, *The Dark Knight Rises* fait de New York, touchée au cœur, une métaphore. Il fallait donc attendre 2012 et *Avengers*, et sa bataille finale en plein Manhattan, pour que la ville soit de nouveau le lieu d'un conflit majeur, épicerie d'une menace pour la Terre entière. C'est dans ce sens que le film de Joss Whedon referme une boucle ouverte, en 2001, avec l'oblitération des bandes-annonces indécrites du premier *Spider-Man*, en faisant de New York, non plus le lieu d'une défaite, mais celui d'une grande victoire pour le monde. Et, qui plus est, une victoire rendue possible par la conjugaison des forces de plusieurs super-héros. Le message d'*Avengers* est résolument optimiste : ensemble, il est possible de vaincre. Une rédemption nécessaire mais qui n'efface en rien le traumatisme du 11-Septembre, qu'au mieux elle contribue à faire accepter. Et qui permet de rebâtir l'île de Manhattan, enfin, après onze ans d'attente, pour que les super-héros locaux puissent de nouveau y retrouver leurs pénates.

■ Éric NUEVO